ÉTUDES TRADITIONNELLES

61e Année Mai-Juin 1960 N° 359

LE LIVRE DE LA VOIE ET DE LA VERTU

Les lecteurs qui suivent notre revue depuis plusieurs années ont eu l'occasion d'apprécier les études de Jacques Lionnet sur la tradition, l'écriture et la civilisation chinoises et, antérieurement, ses traductions d'un des maîtres du Taoïsme, Hoaï Nan Tseu.

Depuis une quinzaine d'années, notre collaborateur préparait une traduction du texte fondamental du Taoïsme, le *Tao te King*. Il avait eu l'occasion d'entretenir de ce travail René Guénon qui l'avait encouragé à poursuivre cette entreprise, aucune des traductions publiées jusqu'alors ne paraissant réellement satisfaisante à l'auteur de *La Grande Triade*. Dans le n° de juin 1949, nous avions publié le premier chapitre du vénérable texte, et nous avons reçu à ce propos l'approbation d'individualités que leur origine et leurs études qualifiaient pour en juger. Toutefois des circonstances diverses avaient amené Jacques Lionnet à renoncer momentanément à poursuivre cette publication. Nous sommes en mesure de la reprendre maintenant.

La publication du premier chapitre remontant à plus de dix ans, nous devons à nos nouveaux lecteurs de le réimprimer — nous nous excusons auprès des anciens lecteurs de cette répétition dont ils comprendront la nécessité — et nous le faisons suivre immédiatement du second chapitre.

Le travail de Jacques Lionnet est ainsi conçu : il présente tout d'abord sa traduction de chaque chapitre, laquelle est suivie de notes dont l'importance dépasse souvent celle du texte traduit. Dans ces notes, le traducteur étudie chacun des caractères principaux du texte, en mentionnant ses divers sens d'après les commentateurs les plus estimés. Ainsi le lecteur peut appréhender les différentes significations du texte sacré, significations qui ne peuvent évidemment pas se refléter dans la traduction où il faut bien choisir entre plusieurs sens possibles.

(N.D.L.R.).

LE LIVRE DE LA VOIE ET DE LA VERTU TAO TE KING [1]

Première Partie

LE LIVRE DE LA VOIE

I

LA VOIE CONSIDÉRÉE DANS SON ESSENCE

La Voie qui est voie n'est pas la Voie (Tao) ;
Source et prototype de tout ;
Le Nom qui est nom n'est pas le Nom (Ming) ;
Essence exemplaire de l'universel ;
Sans nom, c'est le « Principe », commencement du Ciel et de la Terre (T'ien Ti) ;
Le Sans-Faîte (Wu Ki), *spontanéité absolue sans commencement et sans fin* ;
Dont les deux possibilités essentielles : Yn, *concentration*, Yang, *expansion* ;
Constituent l'essence de ce qui est sombre et de ce qui est clair ;
Ayant nom, c'est la « Réalité », mère de dix mille êtres.
Le Grand Faîte (T'ai Ki), *l'Unité Suprême* (T'ai Yi), *détermination de la Voie,*
Mer immense qui se divise en deux plus petites : mâle et femelle, Yn *et* Yang.

1. La transcription des caractères chinois est établie d'après B. Kalgren, *Grammata Serica*, par suite on devra les lire à l'anglaise. Les références des citations sont en abrégé :
G : M. Granet (*La Pensée Chinoise*) ; H F : Han Fei Tsï ; H K : Ho Kuang Tsï ; H N : Huai Nan Tsï ; L H : L. C. Hopkins (*pictographic Reconnaissances*) ; O K : Okakura Kakuzo (*le livre du Thé*) ; P : G. Pauthier ; P H : L. P. H. Philastre (*le Yi King*) ; S W : Shuo Wen ; Y : *Yi King*.

Et comprend trois choses qui ne font qu'une : Ciel, Homme, Terre.

C'est pourquoi, tant qu'elle n'a pas le désir « de se manifester»(1)

Phase passive, étant Yn *permanent de concentration et de repos.*

Elle contemple sa spiritualité (Miao) « coeur de la Voie » (2) ;

Transcendante à tout mode et à toute puissance ;

Tant qu'elle « en » a le désir, « mesure de l'être » (4),

Phase active, étant Yang *permanent d'expansion et de mouvement,*

Elle contemple sa spirale (Kiao), l' « à-côté de la Voie, voie seconde » (4).

En spirant, le non-manifesté (Wu) *devient manifesté* (Yu).

Ces deux phases « complémentaires » sont « essentiellement » identiques.

Comme les deux plateaux oscillants d'une balance.

Lorsqu'elles se produisent « à l'origine »,

Pour la parfaite harmonie de l'universel,

Elles prennent des noms différents,

Période avant le Ciel, période après le Ciel.

Cette identité est le « grand voile » bleu (Hüan) (5),

Auquel est suspendue la lumière du soleil et de la lune,

D'un bleu toujours et encore plus bleu « plus on monte »,

Le bleu assombri touche au noir,

La porte « à deux battants » de toutes les puissances spirituelles (Miao) (1).

L'ensemble des esprits formateurs, « résidant sans pluralité ni modalité »

Au sein du mystérieux non-manifesté, produit le manifesté (P).

1. C'est pourquoi, lorsqu'on est constamment sans désir.
2. On contemple sa spiritualité, sa mystérieuse essence.
3. Lorsqu'on a constamment des désirs.
4. On « ne » contemple « que » ses limitations, ses effets.
5. Le point caché enveloppé d'azur.

1. De tous les mystères, de toutes les essences et de toutes les merveilles de l'univers.

NOTES

« Tao », la Voie (2) SW : Un lieu servant de passage (*Hing*) s'appelle voie. Composé de *Ch'o*, aller (SW : Tantôt avancer, tantôt s'arrêter ; parcourir un chemin avec rapidité, bondir en avant) et de *Shou*, tête, premier. Un passage ou l'unique chemin s'appelle Voie (*Tao*).

Le commentateur du SW dit : « *Tao* c'est *Hing* dont la forme ancienne représente d'après *Lo Chen Yu* des chemins dans les quatre directions où passent les hommes, un carrefour ». D'après le *Eul Ya*, dictionnaire ancien, le passage au centre de la salle de réception s'appelle *Hing*.

HK : La Voie est ce qui a donné passage aux dix mille êtres.

HF : *Tao* est la voie de toute chose, la forme de tout principe. Les principes sont les lignes le long desquelles toutes choses sont achevées. La Voie est l'aboutissement de tout. D'où le dicton : C'est la Voie qui règle tout.

KY : *Tao* c'est la route, la voie, la direction, la marche des choses, la raison et la condition de leur existence. Le Ciel, la loi, l'esprit, la profondeur cachée sont contenus dans le seul caractère « Tao ».

Y : Ce qui est parfaitement simple et au-dessus de tout, c'est la Voie (*Tao*).

G. Tucci (*Apologie du Taoïsme*) écrit : « *Tao* a deux sens principaux : métaphysique, le Principe Universel, l'*Atma* du Vêdânta ; cosmologique, synonyme d'univers en tant qu'il lui donne sa loi, *Dharma* ».

OK : *Tao* est dans le passage plutôt que le sentier ; c'est l'aspect du changement cosmique, éternelle croissance qui

2. Voie, latin *via*, lieu où on va, au propre ; au figuré, la place qu'on suit, la conduite qu'on tient. La voie est tout terrain, sur lequel on va et l'on arrive sur lequel on passe pour se rendre d'un lieu à un autre.

revient toujours à elle-même pour produire de nouvelles formules. Elle s'enroule sur elle-même comme le dragon (monstre universel dont les replis vont du Ciel aux abîmes) qui est le symbole favori des taoïstes. Elle se plie et se replie comme le font les nuages. On peut entendre par là le *Tao*, la grande Transition. Subjectivement c'est la manière d'être de l'Univers, son absolu est le relatif.

Le caractère *Tao* dans sa forme originelle, écrit R. Wilhem (*Secret de la Fleur d'or*, introd.), se compose du caractère « tête », avec le sens d'origine, et, placé au-dessous, du caractère « se tenir en repos » omis dans le tracé moderne. Le sens primitif est celui d'un chemin qui, bien que fixé lui-même, conduit directement au but. L'idée fondamentale est que, bien que le *Tao* soit en soi sans mouvement, il est la cause de tout mouvement et lui imprime sa loi. Les voies du Ciel sont celles le long desquelles se meuvent les étoiles ; la voie de l'homme est celle le long de laquelle il doit voyager. Lao Tsï a employé ce mot dans le sens métaphysique comme principe final universel, l'intention qui existe avant qu'il n'y ait réalisation et qui n'est pas encore divisée par le jeu des oppositions polaires dont dépend toute production.

Puissance motrice et ordonnatrice, la Voie est le Principe transcendant de l'universelle spontanéité, de toute réalisation spontanée, le principe du développement naturel des choses et par suite de leur véritable explication (Ed. Chavannes).

Entièrement indéterminé et entièrement autonome, le *Tao* se retrouve en toutes choses. Il ne peut pas être compris par la pensée et le raisonnement ; il ne peut pas être perçu par les yeux ni par les oreilles ; il ne peut pas être exprimé par les paroles ni par les discours.

Ch'ang, constant, immuable, toujours éternel. LE : Un fanion servant à diriger, d'où règle, mode constant, constamment. Nous rendons les expressions *Ch'ang Tao*, *Ch'ang Ming*, litt. Voie immuable, Nom éternel par Voie et Nom avec une majuscule.

Caractères homophones : Haut ; long ; mesure de dix empans.

Ming, nom, concept. SW : Se désigner soi-même. Composé de bouche et soir dont le caractère ancien est croissant de lune. Le soir c'est l'obscurité *Ming*. (Il en résulte que la lune est visible). Dans l'obscurité on ne se voit pas l'un l'autre, c'est pourquoi on s'interpelle. *Wu Ming*, sans nom, est l'aspect essentiel de la Voie ; *Yu Ming*, ayant nom, en est l'aspect transitoire.

Caractères homophones : Lumière ; comprendre ; désignations ; mandat.

T'ai Ki : Le grand Faîte ou grand Extrême. Principe d'unité des trois puissances universelles : Ciel, Homme, Terre. Cette expression qu'on trouve dans le *Yi King* a été surtout employée par l'école des Sung (xe/xie siècles après J.-C.) dont Chu Hi est le représentant le plus célèbre. Voici ce qu'il en dit, d'après la traduction de Stanislas Legall : « *T'ai Ki* est le centre du *Yn* et du *Yang*, la partie la plus imperceptible du *T'ai Ki* s'appelle la Voie (*Tao*), la partie la plus inférieure et la plus sensible s'appelle *K'i* récipient. *T'ai Ki* est le principe (*Li*) des deux modes (*Yn Yang*), des quatre images (*Siang* : soleil, lune, planètes et constellations) et des huit *Kua* (du *Yi King*). Dans sa substance propre originelle, *T'ai Ki* renferme mouvement et repos ; avant l'acte, c'est le repos de *T'ai Ki*, dès que l'acte a commencé, il est en mouvement. Avant que le *T'ai Ki* se mette en mouvement, c'était le règne du *Yn* ; au centre du *Yn* et du repos se trouve nécessairement la racine du *Yang* ; comme au centre du *Yang* ou du mouvement est aussi la racine du *Yn* ; arrivé là il n'y a plus moyen de passer outre, c'est pourquoi on dit que *T'ai Ki* semble cacher sa tête.

« *Ki* est au centre des choses, mais n'en est pas le centre. Il ressemble à une poutre qui est au faîte d'une maison ou encore à la colonne qui supporte le toit d'un grenier public. *Ki* est au centre de toutes choses : les quatre points cardinaux et les huit directions se règlent d'après lui, les dix mille êtres, comme autant de branches, ont en lui la racine d'où ils naissent. *Ki* n'est pas le centre, mais lorsqu'il s'indivi-

dualise en formant un être, il est au milieu de cet être, par exemple dans une chandelle, le centre est le *Ki* ou l'axe de la chandelle. De ce point à un point quelconque du rebord, il y a exactement la même distance sans aucune différence ».

Ceci suffit pour montrer que Chu Hi et ses maîtres ont puisé en partie leurs doctrines du Taoïsme et également du *Yi King*. Après avoir étudié le bouddhisme et le taoïsme Chu Hi devient Confucianiste fervent, rejetant de sa doctrine comme origine du *T'ai Ki* le *Wu Ki*, le sans-Faîte qui semble avoir été le postulat du chef de l'école Chou Tsï, et privant ainsi son œuvre de la base métaphysique essentielle. Il commenta les classiques et écrivit de nombreux ouvrages qui servirent de somme à tous les lettrés après lui. Son influence fut considérable jusqu'à nos jours. Nul ne le dépassa. L'époque des Song (x^e^/xiie siècles après J.-C.) n'est pas sans analogie avec notre Moyen Age et l'essor spirituel et intellectuel d'alors en Europe et dans le Moyen-Orient. Il est clair que cette période a marqué le dernier réajustement de la Tradition dans le monde.

T'ien, le Ciel. SW : le sommet de la tête. Le Ciel c'est le gouverneur (*T'ien*) qui est aussi le nom de Saturne (Caractère composé des caractères terre et vrai). Le principe substantiel formé par l'accumulation du souffle *Yang*. Le Ciel, c'est l'ordonnateur, l'esprit (*Shen*), le parfait. L'extrême droiture sans supérieur. Composé des caractères un et grand.

LH : Wu Ta ch'eng commente comme suit la première forme ancienne de *T'ien*. Ce que l'homme a au-dessus de sa tête. La voûte du Ciel est un cercle, aussi le caractère se compose d'un disque.

On dit que le Ciel a neuf portes et neuf étages, le soleil et la lune y tiennent le milieu, c'est le chemin le plus sûr. Tel un père, le Ciel ouvre la Terre et couvre tous les êtres.

PH : *Kien*, premier hexagramme du *Yi King*, exprime le Ciel (*T'ien*). Le Ciel, c'est la substance et la forme du Ciel.

Kien, c'est la nature et le sentiment d'action. *Kien* équivaut à force d'action ou d'activité (*Kien*) ; l'activité sans repos est appelée *Kien*. Or lorsqu'il s'agit du Ciel (*T'ien*) si l'on parle de façon absolue, c'est la Voie (*Tao*) ; si on en parle en distinguant, alors, au point de vue de la forme et de la substance, on dit le Ciel (*T'ien*) ; au point de vue de la puissance qui régit on dit esprits et génies (*Kuei Shen* action et réaction, contraction et dilatation du souffle) ; au point de vue des effets transcendants on dit l'esprit (*Ling*, cause mystérieuse de toutes choses) ; au point de vue de la nature et du sentiment on dit *Kien* ou activité.

Ce qui produit n'est point lui-même produit ; ce qui détruit tout n'est point détruit. Donc ce qui a fait le Ciel n'est pas le Ciel, ce qui a fait la Terre n'est pas la Terre. C'est le Ciel au milieu du Ciel.

Ti, Terre. SW : Lorsque le souffle primordial se divisa, la partie la plus légère et la plus pure du *Yang* forma le Ciel, la partie la plus lourde forma la Terre. Composé de *T'u*, terre (SW : la terre produit et fait naître les êtres, caractère « 2 » qui figure la situation basse de la terre, c'est d'ailleurs le nombre de la terre. Dans la terre les êtres germent et prennent forme) et de *Ye* (SW : un être qui rampe, composé de *Ch'ung*, allongé, figure une forme courbe et une queue qui traîne, un reptile. Dans la haute antiquité on habitait dans des pâturages infestés de serpents par suite on interpellait : « y a-t-il des serpents ? »). C'est ce par quoi les dix mille êtres sont mis en rang et en ordre.

Sous d'autres formes, *Ye* serait un symbole du sexe féminin, également un ancien objet rituel, sorte de vase à boire.

T'u est l'un des cinq agents : métal, bois, eau, feu et terre. Le commentaire du SW dit : La situation de *T'u* ne veut pas dire qu'il est l'agent central, mais que les dix mille êtres nés de la terre retournent à la Terre.

Ti, la Terre a la forme d'un échiquier, c'est-à-dire, d'une pyramide quadrangulaire tronquée.

Caractères homophones : Seigneur ; Souverain, fondation ; base, etc...

Shi, commencement. SW : Origine du sexe féminin (Com., de l'enfant vient la femme), composé de *Niu*, femme, vierge et de *T'ai*, phonétique. (SW : bouche d'où émane un souffle. Nom donné à six étoiles rangées deux à deux, dans les pieds de la Grande Ourse, et aux trois premiers dignitaires de l'Empire).

Wan Wu, les dix mille êtres. *Wan* a pour graphie ancienne le swastika, symbole de l'action de la Voie dans le monde. La graphie moderne est la représentation d'un scorpion. C'est le nombre complet par excellence. La totalité des êtres étant exprimée par le nombre 10.000, l'humanité ne vaut qu'une unité.

G : L'expression dix mille (plus exactement les dix mille, la totalité des réalités emblématiques) désigne les 11.520 réalités emblématiques du *Yn Yang* figurées par les 64 diagrammes divinatoires du *Yi King*.

Wu, être, chose. SW : Les dix mille êtres. Le bœuf est un gros animal. La multiplication du Ciel et de la Terre découle de l'élevage des bœufs, c'est pourquoi le caractère est composé de bœuf et de *Wu* phonétique — Les êtres sont faits d'essence (*Ts'ing*) et de souffle (*K'i*).

Caractères homophones : Cinq ; je, moi ; laid ; mal ; sans ; ...

Mu ; Mère. La Mère c'est la vertu (*Te*), l'efficace (*Yung*), le tronc de l'univers, la substance de la Voie opérant dans le binôme Ciel-Terre.

Miao, spiritualité. L'aspect caché de la Voie, la cime du spirituel. Composé de *Hao*, petit et *Niu*, femme. L'expression *Hao Niu* désigne la déesse des vents. *Miao*, c'est le calme profond et harmonique préexistant à toute manifestation de l'unité du souffle (avant que, par l'alternance du mouvement et du repos, ce souffle n'ait donné naissance au *Yn* et au *Yang*).

Kiao, spirale, tourner, rime avec *Miao.* SW : *Siun,* suivre, parcourir et inspecter, aller partout. Composé de marcher et de *Kiao* (K : laisser échapper une clarté blanche. Caractères homophones : briller ; crier ; laisser échapper une clarté blanche de la bouche, etc...).

Ce caractère est généralement rendu par limites, terminaison. WP : c'est revenir à la fin. Il a pourtant le sens premier de circuler pour protéger, surveiller. On l'interprète par *K'iao* trou, matrice, caverne, mais il peut être rapproché de *Ch'o,* entourer d'un lien qui fait plusieurs fois le tour (comme une hélice), corde attachée à un arc. Il a aussi le sens de petite voie ou voie seconde, *Siao Tao,* l'à-côté de la Voie ; par opposition à *Ta Tao,* la grande Voie, axe central de tout l'univers. *Tchin King Youen* (SJ) : On appelle *Kiao* un petit chemin qui se trouve à côté d'une grande route.

Le caractère *Kiao* peut être donc traduit par spirale, on sait en effet que lorsque le mouvement progressif est réduit à zéro la spirale se ferme sur elle-même, et on obtient un cercle ; et que la ligne droite est la limite de la spirale se rapprochant de son axe par des périodes de plus en plus petites. Une spirale d'ailleurs délimite, étant à la fois masculine et féminine, *Yn* et *Yang,* elle peut engendrer toutes les courbes possibles. D'autre part la limite est une ligne qu'on ne doit pas passer. On resserre ou l'on étend les limites qui supposent toujours une ligne de séparation entre deux choses.

Yn Fu King ; le courant d'action du souffle unique tourne dans un cercle sans origine, c'est comme le courant de l'eau et le mouvement alternatif de la marée... lorsque le Ciel est le plus enroulé sur lui-même, son opération est universelle.

Chung Yung : Lorsque la Voie se déroule elle remplit l'univers, lorsqu'elle s'enroule, elle se replie et reste cachée dans le mystère.

HN : La lumière spirituelle s'enroule comme un serpent dans la Terre. C'est ce que les Tantras disent de la *kundalini.*

La spirale, d'abord simple puis double, est le symbole du nuage et de la foudre avec le sens étendu de génie, esprit. On

la retrouve dans l'ornementation chinoise comme encadrement, mais au lieu de garder sa forme enroulée dynamique, elle devint très tôt angulaire et statique. C'est l'ornementation dite grecque. Un autre motif remarquable est le dragon enlaçant la colonne. Notons également des garde-temps constitués par des cierges en spirale portant douze divisions et dont l'usage est très ancien.

Il est intéressant de donner ici cet extrait d'A. Avalon sur les Tantras hindous qui semble une glose de ce premier chapitre : « La Réalité supérieure est pure connaissance. Elle est désignée comme Shiva (*Tao*) et sa Shakti (*Te*) qui unie avec lui-même est la *Dêvi*, la Mère de l'Univers. Avant la manifestation la Shakti est dite enroulée autour de Shiva et ne formant qu'un point avec le point (*Hüan*). Quand le désir de la manifestation vient en elle, elle se déroule en spirale dans les trois dimensions et forme la trame de l'univers (*Tao Ki*, ch. XV), l'œuf de Brahma se couvrant de sa propre Maya. Cependant elle n'est qu'une avec Shiva puisque la puissance (*Te*) de Shiva est Shiva. Elle en est l'aspect dynamique et actif alors que Shiva (*Tao*) peut être considéré comme l'aspect statique inchangeable (*Ch'ang*) ».

En résumé, la spiritualité (*Miao*), c'est le côté caché et impénétrable (*Miao*) de la Voie, c'est le non-être (*Wu*) ; la spirale (*Kiao*) c'est le vase, le réceptacle, l'instrument (*K'i*) de la Voie, c'est l'être (*Yu*).

Hüan, Bleu, la couleur du Ciel, azuré, noirâtre. Forme ancienne, deux cercles accolés l'un à l'autre représentant deux soleils et également le caractère cyclique *Shen*. SW : Le sombre éloignement, obscur et lointain. Ce qui est noir avec une couleur rouge caractérise *Hüan*, figure obscure qu'on pénètre en l'examinant.

Liu Kie Fou (P) : Ce qu'on nomme *Hüan* se compose de la couleur noire et rouge (attributs du Nord et du Sud) mêlés ensemble et réunis en un. La couleur du Ciel est bleue. C'est le *Yn* et le *Yang* réunis ensemble en un. L'éther sombre en apparence, le haut Ciel, demeure des immortels.

LE : *Hüan* étymologiquement mettre le fil dans la teinture, couleur verte foncée, plus tard noire, sous l'influence de certaines théories taoïstes.

Dictionnaire *Tchen Tse Young* (P) : Ce caractère dans l'écriture antique était tracé avec une *forme ronde* dans laquelle on ajoute un *point.*

HT : L'œil dans le ciel est la couleur éthérée (couleur due à l'éloignement)... En fait de couleur la Voie produit le bleu pâle.

Chu Hi : Le Ciel n'est pas de soi brillant, le noir sombre de minuit est la couleur naturelle du Ciel.

Y : Les dragons combattent dans l'espace désert, leur sang est bleu-noir et jaune... Le Ciel est bleu, la Terre est jaune.

Le symbole du *Yang* est le dragon, sa couleur est l'azur, celui du *Yn* est le tigre, sa couleur est le jaune. Il est à noter que *Hüan* présente les trois sens de bleu, vert et noir. On sait que le noir a toujours servi à représenter la gamme des couleurs foncées.

Selon une autre étymologie *Hüan* se définit : une petite chose sous un toit, ou mieux, point caché. Il désigne donc le point suprême mystérieux. *Hüan* désigne d'ailleurs les mystères primordiaux de la Voie taoïste.

Caractères homophones : tourner ; eau profonde de grande étendue.

Certaines éditions d'époque récente portent *Yüan*, principe au lieu de *Hüan*. SW : Ce qui est tout en haut chez l'homme, le sommet de l'être (la couronne). C'est-à-dire qu'en purifiant et en éliminant tout élément hétérogène on arrive à la vision la plus haute. Ce caractère désigne aussi une période de 129.000 ans appelée grande année, qui se compose de douze divisions ou *Huei* de 10.800 ans chacune.

Caractères homophones : Abîme, tourbillon, profond ; origine ; source...

* * *

II

L'ART DE SE RÉGLER

Tout le monde sait que beauté est la qualité de ce qui est beau,
Et (par opposition) que laid, difformité du cœur, existe ;
Tous les hommes savent que bonté est la qualité de ce qui est bon,
Et (par contraste) que mauvais, défaut de nature, existe aussi (1).
Bonté, beauté, aspects simples de l'harmonie,
Equilibre universel, loi générale du monde.
Ainsi (par l'alternance rythmique Yn Yang)
Pulsation de l'univers.
Forme et non-forme se produisent et se conditionnent mutuellement ;
Difficile et facile se composent et se complètent l'un l'autre ;
Long et court se comparent et s'informent mutuellement ;
Haut et bas s'inclinent et s'invertissent l'un l'autre ;
Son et ton s'accordent et s'harmonisent mutuellement ;
Avant et après se font tour à tour suite et place (2).
Toute contradiction n'est qu'apparente.
Par suite, l'homme sage (en conformité avec la Voie
qui opère silencieusement et spontanément)
Procède sans agir (de soi-même en soi-même)
Enseigne sans parler (par image et silence) (3).
Résonance parfaite.
Il laisse les dix mille êtres devenir sans les contrecarrer,
Venir sans les accaparer, agir sans les exploiter.
Le pouvoir dans l'étendue, la présence dans l'absence.
Il ne se complaît pas dans l'œuvre accomplie (4),

1. Ni l'ombre ni la lumière, ni le mal ni le bien ne diffèrent, leur nature est une et identique.

2. Toutes choses se répandent à nouveau et se contractent, s'approchent et s'éloignent. Les contraires s'accordent, la discordance crée la plus belle harmonie.

3. Sans paraît privatif parce qu'intérieur (Wang Pi).

4. Le grand bonheur ne vient pas deux fois (Se — ma Ts'ien). On ne peut se baigner deux fois dans un même fleuve. Les affaires de ce monde sont comme un rêve de printemps et un jeu d'échecs dont on remue les pièces.

Et toute la gloire acquise,
Ne s'y arrêtant pas, rien n'en est ôté (5).
Si l'on œuvre pour soi, rien ne peut durer.

NOTES

YU — Forme, traduit ailleurs : sensible, manifesté. Le *Shou wen* dit : Ce n'est pas exactement avoir. Le *Ch'un-ts'in* dit : le soleil et la lune ont des éclipses. Composé de *Yu*, main droite et de *Yue*, lune, phonétique. Le caractère représente les phases de la lune, son obscurcissement mensuel comme si une main la couvrait, ou bien éclipse de lune. *Yu*, c'est aussi ce dont les êtres tirent la vie, leur existence, ce qui a forme, le manifesté.

On sait que le mot manifesté, qui signifie : ce qui est mis en lumière après avoit été dans les ténèbres, a pour racine latine, *manus*, main. C'est étymologiquement mettre sous la main, en évidence. Ce qui est ignoré ou obscur est manifesté en le développant ou en l'étalant au grand jour.

De *manus* dérivent les mots mener, manier, manquer, etc... tandis que les mots manie et mânes dérivent de la vieille racine grecque, *man*, lune. Aussi en anglais *man*, homme, est proche de *moon*, lune. Par ailleurs, de *mens* dérivent les mots mémoire, mental, mesure, etc... Enfin, les mots Manu, Manès, manas, mantique, manne, et autres, des langues indo-européennes ont la même racine mère.

Il est à noter que le verbe être n'existe pas à proprement parler en chinois. On définit d'ailleurs exister par avoir des qualités, autrement dit, avoir des limites.

WU — non forme. Traduit ailleurs : non sensible, sans forme, non être, non manifesté, ne pas avoir. Le caractère, selon L. Wieger, *Leçons Etymologiques*, représente une forêt luxuriante composée de nombreux vieux arbres, puis l'action d'une multitude d'hommes sur cette forêt, la destruction de celle-ci, d'où disparition. En réalité, changement

5. On possède ce à quoi on renonce, ce à quoi on ne renonce pas nous échappe.

d'état, transformation. Un commentateur du chapitre XL dit d'ailleurs que *Wu* n'est pas une véritable négation. B. Kalgren, *Grammata Serica*, donne une autre étymologie d'après les os et les inscriptions *Shang* et *Chou*, danser. Ce qui rappelle la danse cosmique de *Shiva*, l'aspect destructeur ou plutôt transformateur de la Divinité chez les hindous.

WEI — agir, action. Le *Shou wen* dit : un singe femelle animal à la main leste. Forme archaïque, deux singes face à face. Mais sur les bronzes *Shang* et *Chou* ce caractère selon Lo Chen Yu, cité par L. C. Hopkins, *Pictographie Reconnaissances*, une main qui conduit un éléphant ou l'éléphant lui-même, animal qui a entre les yeux un serpent en guise de main. Ce sens s'est perdu de bonne heure, l'éléphant ayant disparu depuis longtemps de la Chine centrale, à la suite d'un brusque changement de climat au cours du 3e millénaire.

Représenter l'action par un singe ou un éléphant est évidemment curieux. Mais il semble que ces explications cachent une idée directrice. Celle qui a inspiré le choix des hindous pour représenter la connaissance sous les traits d'un dieu à tête d'éléphant et les égyptiens, celui de leurs cynocéphales. Il n'est pas en effet d'action possible sans connaissance. On notera enfin que le singe est le signe du zodiaque qui correspond à la Vierge chez les chinois.

SHENG JEN — homme sage. Etymologiquement, homme éclairé, qui a compris ce qui lui a été communiqué de bouche à oreille. C'est le plus haut grade dans la hiérarchie confucéenne, le premier chez les taoïstes.

CHE — procédé, littéralement, pratique, affaire. Sens primitif, la main du fils invoquant l'ancêtre dont l'influence descend sur lui, d'où servir, puis affaire. Selon une autre étymologie, *Che* représente une main tenant un porte-fiche pour marquer les coups au but lors des concours de tirs à l'arc. Ces deux explications se complètent et illustrent la vie rituelle des anciens chinois.

(*à suivre*)

Traduit du chinois et annoté par
JACQUES LIONNET.

L'ALCHIMIE
OU LA NATURE SAUVÉE

Dans la préface de son *Dictionnaire Hermétique*, Dom Perméty écrivait en 1757 : « Jamais science n'a eu plus besoin de dictionnaire que la philosophie hermétique. Ceux dans les mains de qui tombent les livres faits sur cette matière ne sauraient en soutenir la lecture une demi-heure... Les auteurs avertissent qu'on ne doit pas les entendre à la lettre, qu'ils ont donné mille noms à la même chose, que leurs ouvrages ne sont qu'un tissu d'énigmes, de métaphores, d'allégories présentées sous le voile de termes ambigus et qu'il faut se défier des endroits qui paraissent faciles à entendre... Et cependant ils protestent qu'ils écrivent pour instruire d'une science qu'ils appellent la clef de toutes les autres ».

Or il est caractéristique que, malgré sa bonne volonté, l'auteur n'a nullement rempli son programme, ni éclairci les obscurités qu'il signalait. Et les raisons de cette carence sont toujours actuelles. Il a confondu les alchimistes et les souffleurs, les initiés et les physiciens, il ne savait pas au fond de quoi il s'agissait et n'était pas lui-même initié à la science alchimique, ce qui semble la condition première pour en parler avec pertinence.

Sans doute ce ne sont pas des réflexions de ce genre qui viennent à l'esprit lorsqu'on lit le petit livre sur *Les Alchimistes* que viennent de faire paraître MM.M. Caron et S. Hutin. Leur ouvrage se présente d'ailleurs prudemment pour moitié comme une suite de biographies d'alchimistes où l'anecdote occupe une place importante, puis comme un résumé historique des alchimies orientales, dans la mesure où l'on peut parler d'histoire à propos d'une science traditionnelle. La partie doctrinale et finale, réduite à 30 pages, ne prend pas

parti et offre une somme agréablement résumée et illustrée de tout ce qu'on a dit de meilleur et de pire sur un sujet controversé.

Cependant les auteurs savent pertinemment que le vocabulaire de l'hermétisme « ne saurait être compris que des alchimistes eux-mêmes ». Il y a là une excellente raison. C'est qu'aucun ésotérisme ne possède un vocabulaire à lui sans quoi il ne serait pas ésotérique. Il est obligé par la force des choses d'emprunter pour s'exprimer le langage des arts, des sciences, des disciplines profanes qui lui sont contemporaines. Il est symbolique non par goût du bizarre, mais par nécessité de nature.

Comme René Guénon l'a enseigné, l'alchimie est l'une des sciences traditionnelles dépendant de l'Hermétisme, qui est un des aspects de l'ésotérisme chrétien, celui qui dérive de la source alexandrine. Il y a bien d'autres sources à cet ésotérisme et notamment la source juive. Le christianisme ayant fait sien les Livres de l'Ancien Testament, n'a pu les accepter tous dans leur littéralité. Il a refusé les Lois Civiles, le culte du Temple, la circoncision et le Sabbat et bien d'autres pratiques. Pour celles qu'il a maintenu, il leur a donné un sens nouveau, une nouvelle interprétation, un ésotérisme. Il en a été de même à l'égard des textes hermétiques.

Le principal problème qui est d'ailleurs lié à cette interprétation des anciens textes, consiste à savoir si, en dehors de sa transposition spirituelle, la matérialité du Grand Œuvre alchimique peut être considérée comme vraie. Il y a au premier abord de bonnes raisons en faveur de cette existence réelle. L'alchimie étant une tradition cosmologique met l'accent sur la nature. Elle apparaît surtout comme une « technique » et ses opérations, qui sont cependant destinées à faciliter la réalisation spirituelle, constituent des rites effectivement accomplis. C'est en quoi elle est un Art Royal qui se rapporte à la classe des chevaliers et qui se réfère au symbolisme des métaux, dont les armes sont faites depuis l'origine.

Ces rites, comme la doctrine, sont basés sur le principe de l'unité cosmique. Tout ce qui existe relève d'une même substance et le cosmos peut être considéré comme un vaste organisme animé par le même principe de vie. Et l'on voit tout de suite que la physique de l'alchimie n'a rien à voir avec la physique moderne. L'Alchimie essaie de reconstituer le processus par lequel la vie peut retrouver sa plénitude et sa perfection, aussi bien dans la nature que dans l'homme, et dans la nature grâce à l'homme. Et c'est en quoi les contresens doivent nécessairement apparaître. La physique de l'alchimie est occasionnelle et historique. Pas plus qu'on ne cherche dans la Bible un traité de géologie ou de biologie, on ne doit chercher dans les Livres Alchimiques un traité de physique. Comme l'astrologie, l'alchimie est une science inacceptable dans sa physique, mais dont la vérité psychique et spirituelle est toujours valable et vivante. A leur égard la véritable traduction doit être une adaptation. Dans la langue d'Aristote physique signifie biologie, et encore dans l'Angleterre actuelle les physiciens sont des médecins.

Si donc nous considérons la science alchimique dans son mode opératif, nous sommes conduits à n'y voir aujourd'hui qu'un langage traduisant des vérités psychiques et spirituelles.

Nous constatons certes qu'il consiste à faire subir à une certaine matière placée dans un fourneau ou *athanor* un certain nombre de modifications sous l'action du feu. Mais le plus grand mystère entoure la nature de cette matière première. D'après Dom Pernéty, cette matière a été nommée par les auteurs de six cents noms différents. Autant dire qu'elle n'en a aucun, puisqu'elle représente la matière originelle, indifférenciée et indéfinissable. Pour la comprendre il faut se replacer dans un état scientifique « originel », dont les erreurs apparentes ne doivent pas rendre caduque la vérité profonde. Les anciens « physiciens » croyaient que les métaux étaient engendrés par les influences astrales au sein de la matrice terrestre et de l'ambiance cosmique. Ces

métaux étaient regardés comme les premières « informations » de la matière première subtile. M. Mircea Eliade a bien étudié (1) cette conception embryologique des minéraux qui avait été celle des plus antiques forgerons de la Sibérie à l'Australie, en passant par la Chine ancienne. Il note par exemple que le mineur malais devait accomplir certains rites de purification, accompagnés de prières et de jeûne, avant de pouvoir exercer son métier et troubler l'ordre naturel de la terre. Il est permis de penser que les opérations alchimiques dans leur suite matérielle, qui est restée celle des souffleurs, pourraient historiquement dériver des cérémonies d'initiation des artisans du métal et que les alchimistes auraient utilisé ce langage rituel pour exprimer une vérité supérieure, comme la Maçonnerie utilise le langage des constructeurs.

D'après les anciennes croyances des « physiciens », l'or, métal privilégié, se serait formé au cours des siècles et fort lentement au sein de la terre. Seul incorruptible il était le but et la perfection du règne minéral, les autres métaux n'étant que des étapes sur le chemin de l'or. Ce que la nature avait fait jadis en un temps très long, les souffleurs prétendaient le refaire en quelques mois, en se plaçant dans des conditions nécessaires. Ainsi n'avaient-ils d'autres prétentions que de hâter la gestation naturelle des métaux, comme certains yogi accélèrent la croissance des plantes ou les initiés leur délivrance spirituelle. Comme dans toute « spiritualisation », qui consiste en un passage à la limite, en une évasion hors du temps, l'alchimie devait délivrer l'homme de cette emprise. « L'or, disent les Vedas, c'est l'immortalité ».

Tout ceci nous conduit inéluctablement devant la question que nous signalions plus haut, souffleurs et alchimistes ont-ils jamais réussi à faire de l'or, ce qui constitue leur occupation ordinaire dans l'opinion du vulgaire ? Sans doute René Guénon affirmait que l'interprétation supérieure de tout symbole ne pouvait lui ôter sa réalité propre, bien au

1. Dans *Forgerons et Alchimistes*, 1956.

contraire, puisque cette réalité constituait son support. Notre maître assimilait l'alchimie matérielle des souffleurs à une sorte de sorcellerie et il n'admettait les transmutations métalliques que comme une conséquence accidentelle d'une réalisation intérieure, explication la plus légitime. Avant de perfectionner la nature l'alchimiste devait se perfectionner lui-même, pour que se justifiât l'efficacité des rites.

Considérée dans sa substance, qui relève du monde subtil, la matière première se polarise en deux tendances nécessaires à toute transformation et à toute croissance. Ces qualités complémentaires l'alchimie les nomme *mercure* et *soufre*. Dans cette dualité cosmique, analogue au *yang* et au *yin* chinois, le mercure apparaît comme une eau supérieure et un principe passif, jouant le rôle, a dit R. Guénon, d'une force centripède ambiante qui s'oppose à la force centrifuge du soufre, principe actif et feu pétrifié. De l'action du soufre sur le mercure résulte un état nouveau, limite de leurs actions respectives, appelé le *sel* et représenté par le cristal, la pierre ou l'or.

Il serait vain de chercher dans ce schéma opératif rien qui ressemble à une expérience de chimie ou de physique moderne. Sans doute la physique actuelle réalise des transmutations. Mais à l'opposé de l'alchimie « théorique », ces mutations sont des amoindrissements qui « dégradent » la matière et l'énergie, qui lui font descendre l'échelle des métaux. L'efficacité véritable de l'alchimie devrait plutôt être comparée à la mystérieuse puissance des végétaux qui, sous l'influence du feu solaire, transforme la matière terrestre et les minéraux qui la forment en éléments assimilables et vivants (1)

1. On sait que la science moderne esquisse, en certains de ses représentants, un retour à Lamarck qui écrivait il y a bientôt un siècle et demi, dans ses *Recherches sur les causes des principaux faits physiques* (an II-1794), « La vie minérale est le résidu de la vie végétale et de la vie animale... La seule puissance organisatrice est la vie dont le dernier organisé est le cristal ». Il est peut-être intéressant d'ajouter que l'assimilation établie par l'alchimie entre le métal et la pierre, la physique actuelle la ratifie. On a reconnu que les propriétés mécaniques des métaux étaient les mêmes que celles des cristaux. Métal et cristal constituent un seul et même état de la matière et, comme on reconnait au cristal une organisation, une irréversibilité, une orientation, une croissance qui le rapprochent de l'animé, le cristal peut être

Le principe igné, symbolisé par le soleil et l'or, joue dans la métamorphose alchimique un rôle essentiel. Le feu de l'*athanor* se substitue à celui du soleil pour cette fécondation minérale. De même que le blé ne peut naître que du blé et que l'homme ne peut naître que de la femme, les alchimistes enseignaient qu'il fallait un germe d'or pour obtenir l'or de la pierre philosophale et que cet enfantement, comme l'autre, devait durer les quarante semaines pendant lesquelles brûlait le feu de l'*athanor*.

Dans son opération matérielle l'alchimie se divisait suivant les auteurs entre quatre, sept ou douze phases successives, répétées d'une façon périodique, mais qui peuvent se réduire à trois moments distingués par l'obtention d'un certain état et d'une certaine couleur. L'état liquide correspondait à l'œuvre au noir, l'état pulvérulent à l'œuvre au blanc et l'état cristallin à l'œuvre au rouge. L'œuvre au noir était obtenue par la calcination ou purification, l'œuvre au blanc par la solution ou dissolution et l'œuvre au rouge par la coagulation, condensation ou fixation. En poussant l'œuvre au pourpre on obtenait la teinture ou or potable.

Comme l'a expliqué René Guénon, la formule *solve et coagula* résume l'opération alchimique et l'action des forces subtiles qui aboutissent au Grand Œuvre, en reproduisant le processus de la manifestation universelle. La solution procède du courant ascendant du *yang* et des influences célestes, la condensation du courant descendant du *yin* et des influences terrestres. Toute mutation alchimique consistera donc à dissoudre ce qui est coagulé et à coaguler ce qui est dissous, double aspect d'une seule et même opération qui se présente d'une façon inverse suivant le point de vue où l'on se place, ce qui doit être soigneusement médité car c'est là l'explication des échecs des pseudo-alchimistes et

considéré physiquement comme un liquide visqueux (le *mercure* des alchimistes) et comme une pierre vivante (la pierre philosophale). — D'après les travaux récents d'un agronome d'Europe Centrale, il semble que chaque plante ait la propriété d'extraire et de concentrer dans son humus ambiant et ses racines un métal bien déterminé, l'or étant, dans ce cas, capté par le maïs.

autres souffleurs, dont les erreurs ne doivent pas être imputées à l'alchimie. Les trois principes du monde subtil, en action dans l'opération alchimique, le soufre, le mercure et le sel représentent des directions de l'énergie cosmique analogues aux *gûnas* hindous. René Guénon disait qu'ils étaient dans l'ordre des mixtes ce que représentaient l'eau, la terre et le feu dans l'ordre des éléments. La science des alchimistes étant cosmologique, les matières correspondant aux principes subtils constituent l'exotérisme de la doctrine quelqu'obscure qu'elle nous semble. Obscurité qui semble disparaître lorsque l'on passe à son application à l'homme et à son interprétation ésotérique. On peut aisément expliquer ce paradoxe. Tout ce que l'on veut « comprendre » doit être traduit préalablement en concepts, à l'aide de symboles, qui pour être clairs sont traditionnellement fondés sur la nature des choses. Le monde terrestre n'est pas véritablement « compris ». Il s'impose à nos sens par sa force et à notre raison par l'habitude. Quant au monde subtil, il est trop mouvant pour être saisi et identifié au moyen de la raison et il lui suffit de nous charmer ou de nous inquiéter par ses métamorphoses. Seul est véritablement « compris » le monde spirituel, symbolisable qu'il est par des états intérieurs et par l'action extérieure.

A l'égard de l'homme, le soufre constitue son principe d'activité intérieure, s'irradiant du centre de l'être. Le mercure constitue l'ambiance naturelle qui l'entoure (1). Et le sel, qui peut être considéré comme le corps seul ou comme l'individualité humaine tout entière, résulte de la rencontre du principe interne avec l'ambiance. Ainsi l'*athanor* hermétique, qui contient la matière d'où naîtra l'embryon de la pierre philosophale, est assimilable à l'individualité humaine qui subit les épreuves préalables à toute réalisation métaphysique.

Dans leur signification alchimique les épreuves utilisent les éléments et notamment le feu qui fait revenir l'être à sa

1. Tout ceci est inspiré de *La grande Triade* de René Guénon.

simplicité indifférenciée et à son origine. L'œuvre au noir correspond à la « descente aux Enfers ». C'est la signification véritable de la formule de Basile Valentin dont l'acrostiche est Vitriolum : « *Visita Inferiora Terrae Rectificando Invenies Occultam Lapidem Veram Medicinam* ». La « rectification » se rapporte à la purification initiatique et fait allusion, comme l'a dit René Guénon, au « redressement » qui marque après la descente aux Enfers le début du mouvement ascensionnel. La « vraie médecine » c'est la pierre philosophale, embryon divin ou or potable, qui est le breuvage d'immortalité et qui résulte du Grand Œuvre. L'œuvre au blanc correspond à l'homme primordial et aux Petits Mystères, l'œuvre au rouge aux Grands Mystères et à l'Homme Universel, qui dans l'hermétisme islamique est nommé le soufre rouge.

L'aspect symbolique de l'alchimie n'aurait pas été l'objet de tant de controverses et d'incompréhension si l'on avait pris la peine d'interroger les formes orientales de cette science traditionnelle, qui est loin d'être exclusivement occidentale. L'alchimie chinoise est trop ancienne pour avoir subi des influences extérieures, et constitue une des sciences annexes du Taoïsme, étroitement liée à la médecine traditionnelle.

Mais elle a fort dégénéré de son antique signification. L'esprit pratique des Chinois n'a pas dévié comme en Occident vers la cupidité mais vers la concupiscence. Il a voulu voir dans les rites alchimiques une technique de la « longévité » qui en facilitant la retenue dans le corps de la force vitale du *yang*, y maintient en même temps la santé et la puissance.

De même qu'en Occident le feu de l'*athanor* hermétique correspond à la vie cosmique et au feu vital du cœur, le creuset de l'alchimie chinoise possède une double enveloppe, l'une extérieure et cosmique formée par les cinq éléments reconnus par le taoïsme, deux passifs l'eau et la terre et deux actifs le bois et le feu que synthétisent le cinquième élément, la quintessence de l'or, et une seconde enveloppe intérieure qui est le corps humain lui-même. A sa base est cachée

« l'embryon de l'Immortel » force subtile qui monte, comme la Kundalini hindoue, le long de la colonne vertébrale pour s'échapper au centre de la couronne de la tête par une ouverture analogue au Brahma-Randra tantrique, à mesure que le cœur purifié permet le développement de l'embryon (1).

Dans l'Inde l'alchimie apparaît comme une branche du Hatha-Yoga et l'alchimiste comme un yogi opérant non seulement sur lui-même mais aussi sur la matière. La correspondance qui existe entre le cosmos et le corps de l'homme permet au yogi qui a atteint les états correspondants et qui accomplit les rites opérationnels d'obtenir les « pouvoirs » que la plupart néglige, mais qui occasionnellement peuvent paraître surnaturels. Seulement, c'est secondairement, par un effet de retour et de descente que le yogi peut se rendre capable de transmutation. Par la symbiose des états et par l'intermédiaire du monde subtil, l'esprit du yogi délivré peut sauver pour ainsi dire la matière. De même que l'alchimiste occidental proclamait qu'il fallait de l'or pour faire de l'or, seul un esprit délivré peut sauver la nature, la sublimer dans l'état de longévité rythmique qui est pour elle l'aspect permanent de l'Immortalité. C'est pourquoi Nâgarjuna disait que la transmutation devait être obtenue par la force du *sâmadhi*. La transmutation de la matière, l'alchimie enseignait qu'elle ne pouvait être obtenue que par le « retour aux origines », que symbolisent le germe d'or et l'œuf philosophique. Dans la confusion du monde subtil où s'équilibrent les actions et les réactions concordantes, on a facilement confondu l'effet avec la cause, inversé la série des actions nécessaires, séparé les rites de l'influence spirituelle qu'ils exigent. Si faire de l'or, obtenir la longévité ou revenir au Principe sont des degrés ascendants d'une même remontée qui paraissent « actuellement » des impossibilités comparables, cela ne veut pas dire que l'alchimie est une utopie, mais seulement qu'elle est une science incomprise, même par ses

1. Cf. le livre du P. Doré S. J. *Recherches sur les superstitions en Chine*, tome XVIII, Chang-Haï, 1938.

soi-disant adeptes. Tout phénomène physique, tout état spirituel comportent des lois d'émergence et de réalisation, qu'on ne peut ignorer, sans s'interdire en même temps la possibilité de parvenir à leur fin véritable.

LUC BENOIST.

MISE AU POINT NÉCESSAIRE

Nous avons eu l'occasion, en septembre 1957, de parler d'un des ouvrages de la collection *Je sais - Je crois* qui a l'ambition de constituer l'« encyclopédie du catholique du XXe siècle ». Il s'agissait du livre de M. Charles Ledré sur la Franc-Maçonnerie. Nous avions exprimé alors notre surprise d'apprendre que, dans un volume qui devait être consacré ultérieurement à *La Gnose éternelle,* une place serait faite à ce qu'on appelait le « guénonisme ». Cet ouvrage est maintenant paru.

Disons-le nettement : nous ne pensons pas qu'il soit d'un grand intérêt de nous livrer ici à la critique d'ouvrages de vulgarisation qui, dans le meilleur cas — lorsqu'ils sont l'œuvre de spécialistes et s'efforcent à l'objectivité — n'en sont pas moins condamnés à des simplifications, à des schématisations, qui ne permettent pas de les utiliser pour une étude sérieuse. D'autre part, étant donné le peu de pages dont nous disposons ici, nous estimons qu'on peut aisément leur trouver un meilleur emploi. Enfin, si les controverses ne servent généralement à rien, sinon à raidir chacun sur ses positions, il serait, de plus, inconvenant de prétendre en engager avec des individualités qui, par état et lorsqu'elles s'expriment publiquement, sont tenues de rester strictement dans la perspective religieuse de leur tradition. Autre chose est de relever les erreurs d'individualités qui se réclament d'une perspective ésotérique, qu'elles soient, ou non, en possession d'un rattachement initiatique.

Toutefois, des lecteurs s'étant émus de certaines assertions contenues dans *La Gnose éternelle*, et surtout de la façon peu objective dont est présentée l'œuvre de René Guénon, nous dérogerons exceptionnellement à l'attitude que nous nous

sommes fixée depuis plusieurs années, mais en nous tenant le plus possible sur le terrain des faits.

Les auteurs de *La Gnose éternelle*, les R.P.H. Cornélis et A. Léonard, nous sont présentés, de façon assez amusante, comme « deux dominicains belges et quadragénaires » (la nationalité et l'âge feraient-ils quelque chose à l'affaire ?) qui « s'attachent depuis de longues années à l'étude de la Gnose ». Nous passerons sur les quatre premiers chapitres : ils concernent un essai — difficile — d'une définition de la gnose, puis un résumé de l'histoire et des doctrines des diverses écoles gnostiques, et la réfutation de la gnose par les Pères de l'Eglise. Il y a eu, on le sait, une gnose orthodoxe, mais ce que visent les auteurs, c'est la gnose hétérodoxe qui se caractérise, selon eux, comme un « dualisme anticosmique », une « vision du monde qui condamne comme essentiellement mauvaise l'existence dans la condition charnelle », un idéal religieux situé « au terme d'une évasion hors des responsabilités humaines, dans un monde imaginaire, où le jeu des symboles peut se déployer sans frein, selon un processus analogue à celui de la manie interprétative » ! Nous persistons à penser que la documentation actuellement accessible est encore insuffisante pour permettre d'avoir une connaissance détaillée des doctrines gnostiques et, par suite, de procéder aux distinctions qui, probablement, s'imposeraient. En tout cas, ces questions n'ont plus guère qu'un intérêt rétrospectif. Nous nous en tiendrons donc à la deuxième partie du livre qui se rapporte à des sujets plus actuels et mieux connus : *Les résurgences gnostiques* et *Les formes contemporaines de la Gnose*.

Nous avons, hélas ! retrouvé là, en ce qui concerne la Kabbale, les opinions les moins fondées que reproduisent, depuis un siècle, les adversaires juifs et chrétiens de cette tradition. On qualifie la Kabbale de « résurgence gnosticisante », qui a « réussi à créer dans le judaïsme un courant mystique auquel se rattache presque tout ce que la religion juive a conservé de fervent jusqu'à nos jours », ce qui sous-

entend que la Kabbale est chose récente, que la haute spiritualité a été étrangère au Judaïsme ancien et qu'elle est venue d'une source étrangère, le néoplatonisme selon nos auteurs. Ceux-ci qui, dans leur bibliographie, ne citent qu'un seul ouvrage sur la Kabbale, celui de Scholem : *Les grands courants de la mystique juive*, ignorent-ils qu'un des bons connaisseurs du judaïsme a pu écrire avec assurance : « Ce sera un des mérites durables de Scholem que d'avoir réussi à montrer que la mystique est inhérente au judaïsme et qu'elle n'y a pas été colportée du dehors » ? (André Neher : *Le voyage mystique des quatre*, nº de juillet-septembre 1951 de la *Revue de l'histoire des religions*).

Tout en admettant que ce « courant mystique » a maintenu une certaine ferveur dans le Judaïsme, MM. Cornélis et Léonard s'empressent de déprécier la qualité de celle-ci en ajoutant : « Il n'en reste pas moins qu'il faut reconnaître à l'idéal de la Kabbale un certain relent panthéistique, puisque, pour elle comme pour Hegel, l'unité divine se situe ainsi au terme d'un devenir ». A notre avis, ce qu'il faut sûrement reconnaître, c'est que les « longues années » d'étude de nos deux quadragénaires ne leur ont pas permis de découvrir ce qui est à la portée du premier venu, c'est-à-dire que, pour les Kabbalistes comme pour tous les juifs croyants, l'unité divine est antérieure à toute manifestation, qu'elle est sans doute « fin », mais qu'elle est d'abord « origine ». Et on peut se montrer respectueusement surpris qu'on puisse encore parler du panthéisme de la Kabbale après les travaux de Drach et de Vulliaud.

Passe encore d'ignorer ou de négliger les travaux de Vulliaud qui n'ont pas été honorés officiellement de hauts patronages ecclésiastiques, mais nous aurions pensé que des religieux ne pouvaient ignorer ou négliger que Drach a écrit par ordre du Pape sa *Troisième lettre d'un rabbin converti*, et que cet auteur, encouragé par les plus éminentes autorités catholiques, a écrit un opuscule intitulé *La Cabale des Hébreux vengée de la fausse imputation de panthéisme par le simple*

exposé de sa doctrine, d'après les livres cabalistiques qui font autorité, et que cet ouvrage a été publié à Rome, en 1864, par l'Imprimerie de la Propagande, avec une lettre approbative du R.P. Perrone. De plus, l'ouvrage principal de Drach, *De l'harmonie de l'Eglise et de la Synagogue*, a été en grande partie incorporé au livre du P. Perrone, *De D.N. Jesu Christi divinitate*, et nous ajouterons, avec Paul Vulliaud : « ce théologien avait dans l'Eglise une réputation que nous souhaitons de bon cœur aux adversaires catholiques de la Kabbale ». Assurément, il n'est pas question de soutenir l'impeccabilité des travaux de Drach sur tous les points, mais, sur une question aussi fondamentale que le panthéisme de la Kabbale, il nous semble que les approbations accordées à Drach auraient pu peser plus lourd que les affirmations des rationalistes juifs et inciter nos auteurs au moins à réserver leur jugement.

Mais il semble que, sur certains points, on soit, à Nimègue et au collège dominicain de la Sarte, d'une orthodoxie particulièrement ombrageuse. Ainsi, c'est sur un ton extrêmement réservé que nos auteurs parlent de Ruysbroeck. Pourtant, selon Bossuet — qui n'avait rien d'un « gnostique » — la doctrine du maître de Gronendael est « demeurée sans atteinte » (*Instructions sur les états d'oraison*, 1er traité), et le dignitaire religieux qui a traduit les poèmes de Hadewijch d'Anvers nous assure que l'orthodoxie de Ruysbroeck est « pleinement reconnue ». MM. Cornélis et Léonard, eux, conviennent tout juste qu'il serait « abusif » de traiter Ruysbroeck de gnostique « parce qu'il préconise une voie mystique unitive en des termes hardis ». En fait, on sent bien que tout courant mystique leur est suspect, même si on ne peut le confondre avec cette « résurgence de gnose » qui semble être chez eux une obsession.

Il faut bien que c'en soit une pour y rattacher l'œuvre de Guénon, dont les sources — quelque valeur qu'on veuille leur accorder — n'ont, en tout cas, rien à voir avec ce qu'en Occident on a désigné par les termes de gnose — orthodoxe

ou non — et de gnosticisme. Rendons justice aux auteurs sur un point : le mot « guénonisme » ne figure pas dans leur étude. C'est sous la rubrique « traditionalisme » qu'il est question de l'œuvre de Guénon, et il est assez piquant — assez inattendu aussi — de voir ce mot employé pour caractériser ce qu'on considère ici comme une fâcheuse aberration. Bien des catholiques pourraient s'en offenser. Matière à réflexion, soit dit en passant...

MM. Cornélis et Léonard se font une étrange idée de l'œuvre de Guénon. D'après eux, c'est en réaction contre les extravagances des occultistes et des théosophistes que Guénon aurait élaboré « une gnose beaucoup plus intellectuelle : le traditionalisme ». C'est assez exactement l'inverse de la réalité : parce qu'il avait à exposer des doctrines qui avaient été antérieurement déformées par les occultistes et les théosophistes, Guénon a dû procéder à une critique des conceptions de ceux-ci pour éviter des confusions qui, sans cela, auraient été à peu près inévitables. Nous comprenons bien ce qu'on entend signifier en présentant les choses de cette manière : Guénon aurait « élaboré » une sorte de syncrétisme où « il réintroduit un élément dogmatique uniquement fondé sur ses intuitions personnelles ». D'ailleurs, rien, dans la suite du texte, ne permet de soupçonner de quelles sources se réclamait René Guénon. Il semblerait qu'il n'ait été rien d'autre qu'un catholique égaré en dehors de toute tradition définie et surtout préoccupé de promouvoir un illusoire ésotérisme chrétien. C'est présenter, de l'homme et de l'œuvre, une image caricaturale.

Nous estimons parfaitement normal, parfaitement légitime, que les représentants d'une autorité religieuse mettent leurs fidèles en garde contre des ouvrages exposant les notions d'ésotérisme et d'universalité traditionnelle lorsque celles-ci sont mises à la portée du premier lecteur venu, et nous ne concevons même pas qu'il puisse en être autrement. Un ésotériste ne peut qu'être d'accord en cela avec l'autorité religieuse. Passeront outre à l'avertissement, le très

grand nombre de ceux qui n'ont jamais été ou qui ne sont déjà plus des « fidèles » et qui, peut-être, ont une chance de le devenir ou de le redevenir par une voie apparemment inattendue, et le très petit nombre de fidèles dont la foi est assez assurée pour ne pouvoir être troublée par des considérations de ce genre.

Mais, lorsqu'une telle situation insolite se présente — nous voulons dire une certaine divulgation de données normalement ésotériques — nous ne concevons pas non plus que la mise en garde — aussi catégorique qu'on voudra l'imaginer — fasse litière de la plus élémentaire objectivité. Qu'on rejette en bloc l'œuvre de Guénon, ou qu'on rejette telle ou telle des thèses qu'il a soutenues — ce qui est le droit de chacun lorsqu'il s'agit d'une œuvre publique, et peut-être le devoir d'état de quelques-uns — cela n'autorise pas à ne tenir aucun compte des déclarations d'un auteur qui s'est toujours défendu d'exprimer une « pensée personnelle » et a toujours affirmé avec force tenir d'enseignements orientaux les idées qu'il exprimait.

Il était facile, et aussi efficace sans doute, de dire au lecteur catholique : « Prenez garde, celui-ci n'était pas un fils soumis de l'Eglise ; il était musulman — c'est de notoriété publique — et il exposait des conceptions orientales incompatibles avec notre religion », si on estime qu'il en est bien ainsi. Après cela, on avait le droit de dire que « sa » métaphysique n'est rigoureuse qu'en apparence — ce qui est une opinion comme une autre — et même que sa conception de l'ésotérisme chrétien « est la destruction du christianisme et de son unique fondement : la foi », si on en est convaincu et si on tient pour négligeable tous les cas d'occidentaux qui ont justement retrouvé la foi — la foi catholique — par le truchement de l'œuvre de Guénon. On a même bien le droit, quand on est collaborateur de la revue *Esprit* et de *Témoignage chrétien*, de ne pas approuver l'hostilité de Guénon « à toute théologie libérale, à tout modernisme »...

Cela, bien sûr, n'aurait pas autorisé à dire que la méta-

physique de Guénon « se réduit finalement à n'être que l'héritière sans grandeur spéculative des philosophies du XVIIIe et du XIXe siècles qui ont essayé de réduire l'irréductible expérience religieuse à un quelconque résidu de la pensée », lorsqu'on ne peut ignorer — à moins de ne connaître son œuvre que par ouï-dire, et alors que penser de la légèreté dont on ferait preuve ? — que Guénon tenait véritablement pour rien les constructions de la pensée humaine et plaçait dans la Révélation la source de toute connaissance authentique.

Encore moins avait-on le droit de laisser planer un soupçon infâmant sur un homme ou sur une mémoire, par une allusion dont il est impossible de deviner si elle prétend viser René Guénon, M. Frithjof Schuon ou quelque autre non désigné, car cela s'insère dans le paragraphe « traditionalisme » et vient immédiatement après les pages consacrées à ces deux auteurs. On rappelle : « que des actes considérés comme immoraux par la morale courante puissent servir à une prétendue contemplation, sont des thèses dont on retrouve facilement l'équivalent dans l'histoire de la gnose ». On comprend que des auteurs ne veuillent ou ne puissent dire à qui et à quoi ils pensent en pareille circonstance, mais il eût été de la plus simple correction de s'exprimer de façon telle que le lecteur non averti ne puisse risquer de se tromper sur ce et sur ceux auxquels ce rappel ne saurait s'appliquer.

Le reste de l'ouvrage ne nous intéresse en aucune manière. Nous laisserons les auteurs se livrer, avec une relative indulgence, moins surprenante que des esprits simples ne seraient tentés de le croire, à l'examen de l'œuvre de Simone Weill, de la « psychologie des profondeurs » de Yung et de la poésie surréaliste, toutes choses auxquelles on ne peut appliquer le nom de gnose sans créer une confusion inextricable entre les perspectives les plus étrangères et même les plus opposées. Mais le titre de l'ouvrage n'implique-t-il pas lui-même une redoutable équivoque ? On reste perplexe en voyant pré-

senter la gnose — qui, aux yeux des auteurs, est l'erreur — comme « éternelle », c'est-à-dire n'ayant, comme Dieu, ni commencement ni fin. Voilà bien la plus étrange « résurgence » du dualisme le plus outrancier !

JEAN REYOR

LES LIVRES

LÉON GAUTHIER. *La Chevalerie.* Edition préparée et adaptée par JACQUES LEVRON (Editions Arthaud, 1960). — Léon Gautier, surtout connu comme éditeur de la Chanson de Roland, fut un des bons médiévistes du XIXe siècle. Son livre sur la chevalerie, après soixante ans, n'a pas encore été remplacé en tant qu'ouvrage d'ensemble sur le sujet. Une nouvelle édition était donc pleinement justifiée, bien que l'apparatus scientifique de l'ouvrage ait vieilli. Assurément, les conditions actuelles de l'industrie du livre ne permettaient pas la réimpression intégrale des 800 pages de l'édition originale. Il fallait donc élaguer tout en respectant l'esprit et la forme même de l'ouvrage primitif. C'est ce qu'a fait M. Jacques Levron, avec beaucoup de soin et de probité ; il a également renouvelé très heureusement l'illustration du livre en présentant 180 héliogravures d'une exécution parfaite qui constituent une magnifique iconographie de la vie médiévale, du XIe siècle à la fin du XIIIe.

Il faut maintenant préciser comment Léon Gautier avait conçu son œuvre. Le tableau qu'il trace de la chevalerie se limite à une époque qui s'étend du milieu du XIIe siècle au milieu du XIIIe, et ce tableau est composé uniquement avec les renseignements puisés dans les chansons de geste, mais l'auteur avait mis à contribution plus de cinquante de ces poèmes. On lui a reproché d'avoir ainsi tracé un tableau idéal de la vie chevaleresque et non un tableau de ce qu'elle a été, historiquement, dans les faits. Sans doute ce reproche est-il fondé, mais ici, comme dans bien d'autres circonstances, il faut distinguer entre les institutions et les hommes. Les religions et les initiations manifestent dans notre monde la Sainteté et la Sagesse, et à chaque génération, seulement un petit nombre d'hommes deviennent des saints et des sages. Et précisément, ce qui importe, ce sont les institutions, car tant qu'elles existent, les voies de la sainteté et de la sagesse demeurent ouvertes pour quiconque a la foi et les qualifications nécessaires. Aussi dirons-nous que si Léon Gautier ne nous a pas retracé l'histoire des chevaliers chrétiens, il nous a donné un tableau fidèle de la Chevalerie chrétienne.

MARIE-PAULE BERNARD

RECHERCHES SUR LA KABBALE (1)

II. — Kabbalistes anciens

De ce point suréthéré émanent la triade supérieure du monde intelligible, puis la triade moyenne du monde sensible, enfin la triade inférieure du monde physique, et l'ensemble harmonieux des trois Séphires suprêmes et des sept de construction et exprimé par la septième, celle du Royaume de l'*Atsilouth* ou *Monde d'Emanation*, pouvons-nous traduire maintenant, sans crainte d'être mal compris. Les trois autres mondes ou classes, degrés des êtres, vont se développant de même en Dix Séphires chacun, jusques et y compris notre monde matériel, placé aux confins inférieurs de l'être. C'est un mystère descendant d'enveloppements où tout constitue un univers intimement un ; les Séphires d'Emanation se revêtent de celles de Création ; celles-ci de celles de Formation, et ces dernières de celles d'action, chaque monde inférieur étant l'image, le reflet passif du monde supérieur et en recevant l'influx actif de vie, auquel il répond par une réaction, ce qui les unit tous par un système solidaire d'actions et de réactions perpétuelles sous la toute présence et le gouvernement actif de Dieu. Les trois triades, et surtout leurs trois Sephires centrales qui les concentrent en conciliant les deux colonnes extrêmes de droite et de gauche, formaient trois faces, personnes (points de vue) : *Pânim*, *Parsouphim*, constituant la *Forme sacrée* qui nous permet de nous donner une idée imparfaite de Dieu *par ses derrières*, par l'étude de la Création, c'est-à-dire par la Science. Les Sephiroth sont donc seulement la *Merkabah*, le char de la divinité, et non la divinité elle-même. Il n'y a donc pas de panthéisme dans le système des kabbalistes. C'est l'antikabbale panthéiste, si je puis parler ainsi, que représentait le Roi de Tsour ou Tyr,

(1) Cf. *E. T.* depuis sept.-oct. 1959.

lequel d'après *Iekhezkel* (28, 12) était dans l'Eden, *Gan Elohim*, Jardin (symbolique) de Dieu, avec ses *Dix Pierres* précieuses (les Dix Séphires ?) et qui, enflé d'orgueil, s'était écrié : *El Ani* ! Je suis Dieu ! *Moschab Elohim iâschabti belêb iammin* ; sur le Trône d'Elohim je siège, au milieu des mers ». Si l'on rapproche de ceci le fait que c'est un architecte de Tyr, *Khiram*, qui a construit le temple de Salomon, avec tous les détails mystiques exigés par le symbolisme mosaïque, on est obligé de reconnaître que l'école des Symbolistes d'Israël est apparentée de bien près à d'autres écoles de l'Orient, spécialement à celle de Tyr, et probablement à celles de Babylone et de l'Egypte. C'est une étude comparative à faire. L'abbé G. Busson l'a commencée pour l'Egypte. L'abbé Ancessi avait déjà montré que les vêtements sacerdotaux d'Israël provenaient de ceux d'Egypte.

Qu'on me permette encore quelques citations, pour bien préciser la doctrine des kabbalistes. *Zohar, Berêschith*, 15 : « Dans l'être caché de l'Infini, il n'est ni blanc, ni noir, ni rouge, ni *ieroq* (jaune-vert-bleu, série cyanique) ni absolument aucune couleur », aucune séparation, et cependant il y existe le principe des différenciations, d'après le *Midrasch han Néélam* (et d'après le christianisme trinitaire). *Zohar Khadasch, fol.* II : « dit rabbi Abba, dit rabbi Iokhanan : avant que ne fut créé le monde, Lui et son Nom étaient UN ; « et *Akhrê Môth, fol.* 40 : « Avant que le Saint n'eut créé son monde, il était, et son nom était caché en lui ». Et *Zohar, Berêschith*, 15 (*supra*) : « Quand il mesura l'étendue, *Meschikhâ*, il fit les couleurs (pour luire) dans le Lampadaire, *Botsinâ*. Il en sortit un fleuve, dont se teignent les couleurs en bas, qui sont cachées dans les intimes profondeurs de l'Infini ». — La création étant négative, passive, relativement à l'Infini, le *Emeq hammélek, fol.* 12, écrit : « Ce point s'appelle *Ombre* », et le *Hadéreth Mélek, fol.* 88, 2 : « La *Beriah* est la *femme* de l'*Atsilouth* » et le *Zohar, Teroumnâh, fol.* 127, 2 : « Ce monde est mâle, et ce monde femelle ». Il y a donc une différence essentielle entre Dieu et le Monde.

On lit dans le *Schépha Tal*, (*fol.* 43, col. 3, 4) : « *L'Atsilouth* est le grand Sceau sacré par lequel sont imprimés tous les mondes, et ils ont reçu la forme du sceau. Ce grand sceau comprenant trois degrés, c'est-à-dire trois formes : *Néfesch, Roukh, Neschâmâh* (âme, esprit, mens), les imprimés ont aussi reçu trois formes : *Beriah, Ietsirâh, Asiâh*, et ces trois formes du sceau n'en font qu'une ».

Et dans le *Ets hékhayyim* (*fol.* 253, 2) : « *L'Atsilouth* a dix Sephiroth et ces dix Sephiroth ont lui et produit dix Etincelles, les dix Sephiroth de *Beriâh*, et de la puissance de ces dix Sephiroth de *Beriâh* ont lui des étincelles vers le monde de *Ietsirâh* et par leur puissance furent imprimées les dix Sephiroth de *Asiâh*, et toutes les dix Sephiroth, dans tous les mondes, se partagent en cinq (D'où les dix Vierges de la parabole de l'Evangile) ».

L'*Atsilouth* est le grand sceau du Créateur dans l'Univers total, elle n'est donc pas Dieu émané ; elle imprime les trois degrés du sceau divin dans les Sephiroth des mondes émanés d'elle. C'est toujours la même doctrine de l'Emanation, de l'Evolution descendante, au sens indiqué ci-dessus.

L'idée de la création est éternelle en Dieu, mais sa réalisation eut un commencement, d'où date le temps.

Ainsi écrit le *Nobeloth Khokmâh* (*fol.* 149) : « Jahwéh se réjouit de ses œuvres, elles sont formées dès l'éternité : *Mikkédem*, devant lui, et il fut dans l'énergie de sa Toute-Puissance de les produire à la lumière ». Et un vieux manuscrit de Munich (n° 333, fol. 273, 2), cité par Molitor : l'Infini est retiré et séparé de tout imaginable, avant tout être produit et tout être créé : *Kôdem el Kol hanniatselim wehannibarïm*, et en lui n'est pas le temps : *welô Hâyâh bô zémân* ». Et le *Schomer Emounin* (*fol.* 36, col. 3) : « L'infini est parfaitement Un, sans extension d'existence temporelle. Même les Sephiroth de l'*Atsilouth* sont au-dessus de l'ordre des temps, et l'on ne peut nommer en elles ni avant ni après. Le temps (proprement dit) a commencé après la *Beriâh*, après la création ».

Dans l'Infini, on distingue l'essence de la Lumière ; c'est de la Lumière que le monde fut créé ; pour le *Ets Khayyim* (fol. 13) : « Seulement la Lumière de l'Infini, mais non son essence. C'est ce qui est dit : Il est le lieu du monde et le monde n'est pas son lieu, car son essence ne s'étend pas, mais sa Lumière.

C'est ce que dit Saint Paul : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être » ; ce qui nous ramène à l'idée de *Tsimtsoum* : En Dieu, comme s'il se concentrait sur lui-même, se produit l'*Atsilouth*, dans l'*Atsilouth* la création, dans la création la formation et dans la formation le monde d'action où nous vivons ici-bas.

Le *Schpa Tal* (fol. 25), écrit : « A toute chose (à tout point de vue), dans l'Infini et dans son *Atsilouth* il ne manqua rien de sa grande Lumière, après qu'il eut *atsilé l'Atsilouth* ; ses énergies qui s'étendent et se manifestent, sont affermies et compactées en Lui, dans son essence ». Le *Nobeloth Khokmâh* écrit audacieusement (*fol.* 149) : « Les sages de vérité disent que le devenir des mondes se fit par la volupté. L'Infini se réjouit en lui-même, lança des éclairs et des rayons de lui-même à lui-même ; de ces mouvements intelligents et des étincelles spirituelles ou divines, des parties de son essence à son essence, nommées volupté, ses sources se sont répandues au dehors ; elles sont comme la semence des mondes ». Le *Zohar, Pinkhas* (237) enseigne : « Le Saint *créa* (tout) dans la forme primitive ; c'est la Sainte *Malkouth* (la séphire du royaume du monde) qui est la forme de tout. En elle le Saint a regardé, et il a *créé* le monde et toutes les créatures qu'il a créées dans le monde. En elle sont contenus les êtres d'en haut et d'en bas, sans séparation aucune ». Malgré tout ce qu'il peut y avoir d'obscur et d'impropre dans maint texte, surtout chez les commentateurs, le *Zohar* vient toujours tout remettre en place ; il dit nettement : le Saint a *créé* le monde, et toutes les *créatures* qu'il a créées dans le monde.

On lit encore dans le *Zohar* (III, 297, a) :

« Que signifie : c'est le nom de Iahwéh que j'invoquerai ? Rabbi Schimeôn dit : Il est écrit : « Donnez le *Gôdel* (grandeur) à notre Elohim. Donnez le *Gôdel*, c'est la (sephire) *Guedoulâh* ; le *Tsour* (Formateur), parfaite est son œuvre, c'est la *Guebourâh* ; car toutes ses voies sont jugement, c'est *Tiphéreth* ; Dieu de la Foi, c'est *Netsakh* ; et pas d'iniquités, c'est *Hôd* ; *Tsaddik* (Juste), c'est *Iesôd* ; et droit, c'est *Tsédeq* (la Justice) « c'est-à-dire le Royaume ». Tout cela forme le Nom Sacré du Saint... » car toutes les séphires sont contenues dans le nom d'essence, qui, développé, représente le développement, l'évolution des mondes. Le verset finit : « C'est qu'il noue le nœud de la vraie Foi. Où est-ce écrit ? là où tu lis : Juste et Droit est-il. Comme il est dit : Il est le tout, il est un et indivis : *Hou Koullâ, hou Khad belâ pheroudâ* ». Ce texte se termine ainsi : « Il a beaucoup de mérite celui qui sait lire le (nom du) roi comme il faut. D'où le savons-nous ? Du verset : pour quiconque le lit avec vérité. Qu'est-ce que : avec vérité ? Avec le sceau de la signature du roi (Iahwéh), car elle est la perfection de tout ». A propos de l'invocation du nom de Iahwéh, « Rabbi Iosé dit : Le nom de Iawéh est dans son essence, et Moschéh, à ce moment, le dévoila à Israël ». Il ne s'agit pas ici d'identifier Dieu avec les Séphires ni avec les noms divins correspondants ; il ne s'agit que du nom I E F E, dont le sceau est A M T, commencement, milieu et fin de l'alphabet, mot qui signifie vérité. Il n'y a donc pas trace de panthéisme dans le *Zohar*.

Le *Ets Khayyim* nous donne un *Alênou* développé et cette prière n'est dirigée que contre les payens, surtout contre les Sabéens ; elle doit donc être ancienne. Or, elle donne le texte d'une prière de David (I *Chroniques*, 29, 11) dont on a tiré les noms techniques des dix Sephiroth. En voici les fragments qui concordent avec notre but : « C'est à nous de louer le Maître de toutes choses, de donner la *grandeur* au formateur de *be-Rêschith* qui ne nous a pas faits comme les *goyim* des terres, qui ne nous a pas posés comme les familles de la terre, qui n'a pas mis notre portion en elles et notre

sort comme celui de toute leur multitude, elles qui se prosternent devant le néant et la vanité », c'est-à-dire qui adorent la vanité, le néant : *mischtakhavin lehabel weriq* ... » et ils invoquent un dieu qui ne sauve pas : *el lo ioschi*, le soleil, la lune, les étoiles, les constellations et toute l'armée des cieux : *wekol Tsâbâ haschschâmayim*. Mais nous nous agenouillons et nous nous prosternons devant la face du *Roi* des rois qui *trône* sur les *Keroubim*, Iahwéh *Sabaoth*, Elohim des Elohim, maître des maîtres, *créateur* des cieux et de leur étendue, *formateur* de toute leur armée (*Sâbâ*) qui renforce sa sainteté, des cieux et de la terre et de tout ce qui est dessus, des mers et de tout ce qui est en elles.

Et à lui seul est la *Guedoulah* et la *Guebourah*, et la *Guêouth*, et la *Tehillâh*, et la *Tiphéreth* et le *Netsakh* et le *Hôd*, car (tu es) tout (*Kol* = 50 = *Iam*, mer de vie, le fondement universel, *Iesod*) aux cieux et sur terre » ; c'est-à-dire la grandeur, la puissance, la sublimité, la louange, la beauté, la victoire et la splendeur, car tu es le fondement universel (du Royaume divin).

« A toi, Iahwéh, la royauté, la domination et l'élévation au-dessus de tout. Et la richesse et la gloire (proviennent) de devant ta face. La vie, la paix, l'intelligence, la science et tout (vient) de devant ta face ; car c'est lui qui domine sur tout, et il est le Très-Haut au-dessus de tout, et ses yeux parcourent tout. C'est lui qui est Iahwéh notre Dieu, le Dieu des *Sabaoth* ; il trône sur les *Keroubim*, affermit tout, vivifie tout, maintient tout et parfait tout. Et sans fin est la longueur de ses jours, et sans terme sont ses années, car lui seul est le formateur des mondes, et il n'est pas de dieu en dehors de lui. Et le trône de sa gloire est dans les cieux en haut et la *Schekinah* de sa force dans les sublimités des cieux, et son royaume en tout domine. A sa splendeur, à sa louange, à sa sublimité et à ses merveilles il n'est ni fin, ni terme, ni limite ; car lui, de leur hauteur, est au-dessus de toute bénédiction et de toute louange, au-dessus de tout

royaume et domination. Béni soit-il et béni son Nom, lui qui nous a élus pour sa portion.

« Et nous nous confions dans son service, et en lui seul nous avons confiance et nous espérons et nous contemplons sa miséricorde et sa bénignité et dans son salut nous nous confions. Et son grand Nom, c'est lui seul que nous confessons Un, et que nous bénissons soir et matin. C'est la vérité que lui est Iahwéh notre Dieu, et il n'y en a pas d'autre ; la vérité qu'il est notre roi, et en dehors de lui il n'en existe pas, comme il est écrit dans sa *Torah* : « sache-le aujourd'hui et médite-le dans ton cœur, Iahwéh, c'est lui qui est Dieu ; aux cieux d'en haut et sur la terre d'en bas, il n'en existe pas d'autre ». Cette prière exclusivement dirigée contre le paganisme, semble ignorer le christianisme ; elle serait donc réellement ancienne ; or elle est complètement rédigée dans l'esprit et avec les termes mêmes de la Kabbale. L'Eglise juive officielle ne répugnait donc pas à la Kabbale. Elle y répugne encore si peu que, au moment solennel où le *Khazan* (l'officiant) prend le livre sacré, l'élève et dit à haute voix : « Exaltez avec moi *Adonaï*, exaltons ensemble son nom », l'assemblée répond par le texte de la prière de David qui a précisément donné aux Kabbalistes les noms des sept sephires inférieures : « *Lekâ Adonaï hag Guedoulâh, wehag Gudbourâh, wehat Tiphéreth* ; *wehhan Nétsakh, wehâ Hôd, ki, kôl baschschâmayim oubâârets* ; *lekâ Adonaï, ham Mamlâkâh, wehammithnassê bekôl lerôsch* ; c'est-à-dire « A toi Iahwéh, la *grandeur*, la *puissance* et la *beauté* ; la *victoire* et la *splendeur*, car tu es *tout* aux cieux et sur terre ; à toi, Iahwéh, le *royaume*, et tu es élevé au-dessus de tout ».

Peut-on croire que l'Eglise d'Israël eut officiellement admis dans ses temples des prières contenant l'expression, technique même, d'une doctrine aussi hérétique que le Panthéisme si la Kabbale avait été panthéiste ? La synagogue a bien su excommunier les Karaïtes, elle eut aussi bien expulsé les Kabbalistes de son sein. La vraie Kabbale n'enseignait donc pas le panthéisme.

Donc, ni pour la plupart des kabbalistes commentateurs, ni surtout pour les anciens kabbalistes qui écrivirent le *Sepher Ietsirah* et le *Zohar*, donc aussi pour les auteurs des livres kabbalistiques cités par le *Zohar*, et antérieurs à lui, on ne saurait plus soutenir que le Panthéisme est ou fut la doctrine réelle de la vraie kabbale. Donc, tous les auteurs qui appuient leur argumentation sur le Panthéisme de la Kabbale, raisonnemt à faux. Pour nous, la Kabbale est le produit direct et original du Judaïsme ; elle ne saurait donc être en contradiction formelle avec lui.

P. NOMMÈS.

NOTE DE LA RÉDACTION

Notre revue a pour règle de s'abstenir de polémiques qui, généralement, ne servent à rien. Monsieur Ponsoye, dont le livre *L'Islam et le Graal* a fait l'objet d'une longue et sérieuse étude dans nos colonnes en 1959 et 1960, a réclamé de notre Directeur, à grand renfort de lettres recommandées que rien ne justifiait — l'honneur et la dignité de Monsieur Ponsoye n'ayant nullement été mises en cause — le droit de répondre à notre collaborateur René Mutel. Si chaque auteur dont un livre ou un article fait l'objet d'un compte rendu devait répondre à ses critiques, les revues ne seraient remplies que de polémiques. Pour mettre un terme à une histoire déplaisante, nous avons, exceptionnellement, accepté de publier quelques pages de réponse.

Si, au lieu de consacrer une étude importante au livre de Monsieur Ponsoye et de faire ressortir l'intérêt de certaines de ses parties, nous nous étions bornés à écrire : « Voilà un bien méchant livre », ce qui eut été incontestablement notre droit, nous voyons mal ce que Monsieur Ponsoye aurait pu demander comme rectification.

Il est un point sur lequel nous tenons à protester dès maintenant. Si notre collaborateur a parlé d'un « groupe d'individualités », il y était autorisé par quelques lignes des pages 18 et 19 de l'ouvrage. Quand un auteur reconnaît qu'une autre individualité a « revu son travail », lui a donné « nombre d'indications précieuses » et lui a « communiqué plusieurs textes inédits », on peut penser, — justement quand on ne connaît pas Monsieur Ponsoye — à une véritable collaboration, sans y mettre une intention désobligeante.

Ceci dit, il nous reste à nous excuser de cette publication auprès de nos lecteurs.

N. D. L. R.

L'ISLAM ET LE GRAAL

Réponse à M. René MUTEL

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié dans vos Numéros 351, 352, 355, 356 de 1959 et 357 de 1960 une série d'articles signés René Mutel et intitulés *L'Islam et le Graal, vérités, ambiguïtés, erreurs,* qui mettent en cause l'ouvrage en question de façon telle que son auteur, si peu soucieux qu'il soit de polémique, se voit contraint d'user de son droit de réponse. Dans l'impossibilité de recenser à notre tour toutes les « vérités, ambiguïtés et erreurs » de cette chronique, nous nous limiterons aux points principaux, non sans avertir le lecteur que, sur ces points mêmes, l'espace dont nous disposons ne nous permet malheureusement que des indications rapides.

1° Nous regrettons de devoir commencer par faire justice des insinuations réitérées (pp. 23 et 250 de 1959) selon lesquelles notre ouvrage pourrait être le fruit de l'« enquête » d'un « groupe d'individualités », lequel nous aurait « aidé dans notre entreprise ». Il faut que le lecteur sache que M. Mutel, ne nous connaissant ni de près ni de loin, est hors d'état de soutenir ces propos du moindre commencement de preuve. Nouveau Dante, que veut-il dire par ces paroles obscures ? Nous avons reconnu nous-même ce que nous devions, et pour quel motif, à trois personnes nommément désignées, dont l'une au moins, notre éminent ami M. Michel Valsan n'est pas un inconnu pour vos anciens lecteurs. Cette reconnaissance, de droit dans un tel cas pour tout auteur qui se respecte, autorise-t-elle M. Mutel à faire planer, dans un but qui échappe, un doute fallacieux sur notre responsabilité à l'égard de notre propre travail ?

2° Nous n'avons ni la place ni le désir de reprendre ici la grande question de l'influence islamique sur l'intellectualité médiévale, que nous n'avons nullement considérée comme exclusive, comme nos lecteurs le savent bien. Nous enregistrerons simplement que, s'il est bien question pour notre contradicteur (p. 25, 1959), d'une « empreinte considérable », c'est seulement dans le domaine des « sciences, des arts et des tech-

niques », et encore fait-il bien savoir qu'il n'entend par là qu'une « supériorité de civilisation matérielle et extérieure ». Ceux qui ont quelque soupçon de la réalité souriront de cette façon de présenter les choses, à moins qu'ils ne s'en affligent. Il est vrai que, si M. Mutel passe sous silence l'immense apport intellectuel, philosophique et initiatique de l'Islam médiéval, il n'en a pas moins sur ce point sa réponse prête : l'Occident n'est-il pas exonéré, de ce chef, de toute dette, « puisque, comme le remarquait naguère si justement (*sic*) René Guénon, il n'y a absolument pas de découvertes possibles en métaphysique » ?

3° Lorsque, nous référant au « Pôle suprême » de l'Islam, et ceci, pour moins d'équivoque encore, en citant Mohyddîn Ibn Arabî, nous parlons expressément d'« autorité *islamique* suprême », M. Mutel entend, au mépris de la grammaire elle-même, que, pour nous, « la plus haute Autorité spirituelle présente en ce monde » est islamique (p. 28, 1960 ; cf. p. 34, 1959) ; non sans qualifier lui-même celle-ci de « Pôle suprême », ne sachant pas, apparemment, que cette expression est propre à l'ésotérisme islamique et désigne une fonction bien déterminée, quoiqu'universelle en soi, de la hiérarchie spirituelle de l'Islam. Là-dessus, trouvant cette absurde mais bien symptomatique interprétation démentie dans un autre passage, il ne conclut pas à une erreur de sa part, mais à une « contradiction inexplicable » ! Quant à sa bizarre conception du Calife de Bagdad, visiblement fabriquée pour les besoins de sa cause, il nous serait facile de montrer, textes en mains, qu'elle ne résiste pas un instant à l'examen. Disons seulement que « le *Baruk* » *n'est pas un nom d'homme, mais de dignité ou de fonction*. Peut-être M. Mutel trouvera-t-il que le nom *Akharine* qui lui est donné dans le *Titurel*, a quelques consonances arabes ?

4° *Feirefiz*. Là encore, nous n'aurions aucune peine à montrer les erreurs de fait et l'inanité complète des thèses qui nous sont opposées. Nous pouvons dire du moins, sans la moindre crainte d'un démenti valable, que « païen » désignait communément les Musulmans au Moyen-Age ; que *heiden* n'a jamais offert aucune ambiguïté à aucun traducteur, le sens «arabe » étant imposé en maint passage (cf. vv. 312, 21 de Lachmann ; 453, 13 ; 782, 2, etc.) ; que des invocations de dieux de l'antiquité classique étaient couramment prêtées aux Musulmans (*Roland*, 3268, *Jérusalem*, 5563-64, etc.) ; que « Maure » n'a jamais signifié « oriental extra-chrétien » ; que « Sarrasin » désignait, non pas même les Musulmans en général, mais spécifiquement les Musulmans d'obédience califale (*Encycl. de l'Islam*, s. v. « Sarrasin ») ;

qu'enfin le demi-frère de Parzival, fils d'une princesse mauresque et sarrasine, originaire du pays maure de Zazamanc (et non de Tribalibot ou «Inde», don de sa dame — et non épouse — Secundille), souverain de 25 royaumes « peuplés de Maures et de Sarrasins » obéissant, comme tous ceux relevant de la suzeraineté du Calife, à la « loi *heidenseh* », — que Feirefiz, disons-nous, est bien, n'en déplaise à M. Mutel, un prince musulman.

5° Nous ne discuterons pas les opinions professées par notre contradicteur sur la sainte et malheureuse Maison du Temple, au nom de ce qu'il croit être la « vérité historique », et ne lui demanderons pas à quels « crimes » de celle-ci il fait allusion p. 24, 1960 ; cela d'autant moins que notre propos n'était pas de refaire son histoire, après bien d'autres, mais de montrer ses affinités profondes, en tant qu'Ordre, avec l'Ordre du Graal. Pour nous en tenir au seul incident de 1172, qui, selon lui, « ruinerait » l'une de nos thèses, est-il sûr que le Grand Maître, bien loin de « couvrir » les coupables, n'a pas agi, en réservant la cause au Chapitre, en conformité avec les devoirs de sa charge et les droits de l'Ordre souverain, sans parler de la sagesse politique ?

6° Les prétendues « inexactitudes » de ce que M. Mutel appelle nos « assertions » p. 268, 1959, au sujet des institutions chevaleresques existant en Islam avant l'apparition de la Chevalerie, et des « traits apparemment empruntés » que l'on remarque dans la constitution des ordres militaires, ne sont que les conclusions de faits que nous ne donnions pas seulement d'après Hammer, et que celui-ci, pour sa part, n'a fait que rapporter d'après les historiens arabes, notamment Abûl Feda et Hadj Khalfa. Sans doute, Hammer n'est-il pas toujours sûr dans ses interprétations, et nous avons dû nous-même en corriger certaines. Mais que l'on se reporte au texte cité de René Guénon et l'on verra si sa caution, bien légèrement invoquée ici encore, permet de récuser un témoignage que l'on se voit d'ailleurs contraint d'accepter un peu plus loin, p. 19, 1960. L'attribution à Alî des origines de la *futûwa* (chevalerie) est l'objet de traditions rapportées notamment par la *Chronique de Tabari* (III, 27, trad. Zotenberg) et par *Al-Riyâd al-Nadira*, II, 190, de Muhibb al-Dîn al-Tabari. Elle est confirmée par d'autres auteurs, tels que Ibn Jubaïr et Ibn Battûta, qui parlent de confréries de *fitiyân* de Syrie et d'Asie Mineure faisant remonter leur *silsilâ* jusqu'à Alî (cf. *Encycl. de l'Islam*, s. v. *futûwa*). Quant aux traits spéciaux des ordres militaires chrétiens, nous avons montré, après d'autres, qu'ils présentent des affinités trop précises pour

être fortuites avec ceux des organisations islamiques similaires ; M. Mutel lui-même ne peut le contester.

Notre censeur se récrie p. 18, 1960, à propos d'une citation extraite d'un passage de Hammer donné par nous (mais qu'il présente comme étant de nous-même ; passons sur le procédé) où celui-ci, se basant sur la date d'origine traditionnellement reconnue à la *futûwa* (Ohod, 624), marque l'antériorité de celle-ci par rapport à la Chevalerie « européenne », par quoi il entend évidemment « chrétienne ». Peut-être a-t-il un peu largement évalué, nous en convenons, l'intervalle entre la date d'Ohod et les premières traces *connues* de la Chevalerie ; cet intervalle n'en reste pas moins de plusieurs siècles. Pour y contredire, M. Mutel affirme intrépidement, p. 18, 1960, que « la continuité *traditionnelle* entre les rituels germanique et celtique... et le rituel chrétien de l'ordonnation chevaleresque n'est pas douteuse ». C'est nous qui soulignons, on va voir pourquoi. Il se réfère ici à *La Société Féodale* de Marc Bloch, mais sans le citer. Que dit celui-ci ? « Entre le rituel germanique et le rituel de la chevalerie la continuité n'est pas douteuse. Mais, en changeant d'ambiance, l'acte avait également changé de sens humain » (1). Qu'entend-il, au reste, par ce « rituel » ? « Des pratiques qui... ont toutes pour objet de faire passer le jeune garçon au rang de membre parfait du groupe dont l'âge l'avait exclu ». Et c'est là, en effet, tout ce que l'on peut inférer des passages bien connus de César et de Tacite, ou de traits légendaires comme l'initiation de Cuchulainn. On voit s'il est possible d'affirmer sans ambages une continuité *traditionnelle*, c'est-à-dire une transmission ininterrompue et une identité de nature entre les deux ordres de faits. — Quant au mot *adouber* son origine est si peu « absolument incontestée » que l'on lit dans le *Dict. étymol. de la langue française* d'O. Bloch et W. von Wartburg : « *Adouber*, vers 1080 (*Roland*). Du francique *dubban*, frapper... Ce mot a repassé *avec la chevalerie* dans les langues germaniques » (2). Bien plus, le premier emploi de ce mot était banal, témoin *Ch. de Roland*, 3139 : *Paien descendent pur lur lors aduber*. — Quant à l'imposition du baudrier à l'empereur Louis II par le Pape en 846, il ne s'agit évidemment pas là d'une initiation chevaleresque. Notre contradicteur, qui nous oppose triomphalement Mgr Andrieu, semble croire en effet que celle-ci pouvait être conférée par l'autorité ecclésiastique. Laissons Marc Bloch lui répondre : « aucun de ces gestes religieux ne fut jamais indispensable à

(1) Marc Bloch, *La Société Féodale*, A. Michel, Paris, 1940, t. II. p. 47.
(2) P. U. F., Paris, 1950, 2e éd.

l'acte » (1). Si, d'autre part, M. Mutel veut, p. 22, 1960, que nous lui donnions acte de l'« extrême discrétion » des influences islamiques sur le *Rituel romain*, nous le faisons bien volontiers.

7° Nous sommes accusé enfin, p. 24, 1959, de suggérer que la conquête du Graal supposerait, pour ses « élus », une sorte d'« éclatement du dogme » qui ferait d'eux des « *hétérodoxes* caractérisés ». Puisque M. Mutel n'a pas cité la proposition qu'il condamne, la voici : « ... la notion de l'universalité du Graal et de l'unité essentielle des traditions, qui impliquaient, non plus seulement l'approfondissement ésotérique du contenu des dogmes, mais leur transposition métaphysique, et tendaient par là à la rupture, par transcendance, des limites intellectuelles tenant au fait même de leur définition... ».

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de nos sentiments distingués.

Pierre PONSOYE.

(1) Op. cit., p. 52.

LES LIVRES

GRILLOT DE GIVRY. *Le Grand Œuvre. XII méditations sur la voie ésotérique de l'Absolu* (Paris, Chacornac, 1960).

A l'occasion de la réimpression de *Lourdes ville initiatique*, nous avons parlé assez longuement de la personne et de l'œuvre de Grillot de Givry (*E. T.*, n° de mars-avril 1959, pp. 92-99) pour nous dispenser d'y revenir aujourd'hui. La librairie Chacornac poursuit la remise au jour de cette œuvre un peu oubliée en nous présentant la 2e édition du *Grand Œuvre* qui n'avait pas été réimprimé depuis 1907. Dans ce petit ouvrage, qui est, comme le sous-titre l'indique, un traité d'alchimie spirituelle, Grillot de Givry fait figure, à la fois, de mainteneur d'une antique tradition et de précurseur dans les temps modernes.

En effet, si les occultistes du XIXe siècle avaient remis l'alchimie « à la mode », ils ne l'envisageaient guère que comme une science de la matière. Depuis lors, René Guénon nous a familiarisés avec la conception d'une alchimie considérée comme méthode de réalisation spirituelle assez analogue à *Kundalini-Yoga,* mais en 1907 c'était là un point de vue tout à fait étranger à la mentalité occidentale. Bien que parsemé de précieuses citations empruntées aux maîtres anciens de l'hermétisme occidental, *Le Grand Œuvre* n'est pas un travail d'érudition mais un exposé synthétique de la voie spirituelle des alchimistes chrétiens. On y trouvera, chemin faisant, la preuve que les traditions orientales n'étaient pas étrangères non plus à Grillot de Givry.

Un grand livre sous un petit format.

JEAN REYOR.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

521. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 6-1960.